

La Montée des eaux

CHARLES C. MANN

La Montée des eaux

Traduit de l'anglais par

MARTIN PIGEON

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

TITRE ORIGINAL
The Rise of Big Water

The Rise of Big Water a paru pour la première fois dans
Vanity Fair, en mai 2007.

© Editions Allia, Paris, 2009.

QIN HUAIREN retourna dans sa ville natale, Changzhou, en 1977. Il était alors âgé de 42 ans, et avait passé toute sa vie d'adulte à travailler comme prospecteur de minerai de fer dans le sud de la Chine. Il était arrivé là-bas en 1957, juste avant le Grand Bond en Avant, ce projet chimérique de Mao Tsé Toung selon lequel les paysans devaient conduire la Chine à la suprématie industrielle en fondant de l'acier dans leurs villages. Des flancs entiers de montagnes furent déboisés par des troupes de paysans (Qin vit des forêts millénaires disparaître en une journée) pour alimenter des fourneaux primitifs, qui ne pouvaient produire d'acier mais empoisonnèrent efficacement les champs. Dix ans plus tard, la Révolution Culturelle, tentative de Mao de faire accéder la Chine à l'extase révolutionnaire permanente, causa des privations si terribles que les villageois arrachèrent les forêts

restantes pour se fournir en combustible, et mangèrent la plupart des oiseaux du pays. Qin revint à Changzhou avec une vision lucide sur les dégâts environnementaux que la Chine s'infligeait. Peu après son retour, la Chine lança les réformes économiques de libre-échange qui allaient inaugurer trois décennies de croissance frénétique. Ni Qin ni personne n'aurait pu prévoir que les dévastations écologiques du Grand Bond en Avant n'étaient rien en comparaison de ce que le *vrai* bond en avant de la Chine allait provoquer.

Changzhou, où Qin a grandi, est une ville de 3,4 millions d'habitants, à quelque 160 kilomètres en amont de Shanghai sur le Fleuve Yangtsé, la plus importante voie navigable de Chine. Le Grand Canal, percé il y a plus de deux mille ans pour relier la Chine du Nord à la Chine du Sud, fait le tour du centre-ville avant de rejoindre le fleuve. De ce canal partent des douzaines de canaux secondaires, un dédale autrefois

encombré d'embarcations de pêche et de femmes lavant leur linge. Le long de ses rives s'étendaient des rizières irriguées par les eaux des canaux – Changzhou se trouve dans l'une des plus importantes régions rizicoles de Chine.

Changzhou avait derrière elle une tradition de tissage de la soie. Lorsque les réformes des marchés furent adoptées, de nouvelles usines textiles se multiplièrent le long des canaux et autour de la ville. Sombres, miteuses, fonctionnant nuit et jour, ces usines produisent aujourd'hui les tissus utilisés pour les chemises, les chaussures de sport et les 4x4 américains. Ce faisant, elles rejettent de grandes quantités de teintures, encres, agents blanchissants et détergents dans les eaux des canaux de Changzhou. Les canaux acheminent ces déchets jusqu'au Yangtsé, où ils rejoignent les effluents des égouts des complexes d'appartements construits à la hâte pour les travailleurs des usines. Les poissons sont

morts les premiers, se souvient Qin. Puis les eaux sont devenues noires. Aujourd’hui, dit-il, lorsqu’on traverse les ponts, l’odeur “vous prend à la gorge”.

Qin devint professeur de collège, déterminé à s’investir vraiment. Mince et énergique, le visage maigre toujours prêt à s’illuminer d’un sourire, il aida, chaque année entre 1985 et 1995, ses élèves à prélever l’eau des canaux et effectuer des tests simples sur les échantillons recueillis ; puis ils envoyaient l’eau et les résultats des tests aux autorités municipales. Chaque année, les résultats empiraient.

Se méfiant de l’eau des canaux et du fleuve, les habitants de Changzhou commencèrent à creuser des puits, éperdument. Aujourd’hui, les visiteurs de la ville peuvent apercevoir des milliers de messages publicitaires peints sur les murs des bâtiments : les caractères chinois qui signifient “forage de puits”, suivis d’un numéro de téléphone portable. On a creusé tellement de puits à

Changzhou que les eaux souterraines ont été surexploitées, et la nappe phréatique locale a baissé de plus de cinquante centimètres. La ville a officiellement interdit de creuser de nouveaux puits et mis en place des mesures de contrôle de la pollution, mais la corruption endémique qui sévit en Chine ôte toute signification aux deux mesures. Pendant ce temps, les fermiers ont cessé d’irriguer leurs rizières avec l’eau du canal, car le riz absorbe les métaux lourds. Qin dit que le taux de cancers dans la ville augmente.

Pour Qin l’idéaliste, le chemin à suivre était évident. Si seulement la population de Changzhou pouvait être instruite des problématiques environnementales, elle demanderait – et obtiendrait – un nettoyage massif. Il créa, non sans une certaine emphase, l’Association de Recherche en Education Environnementale de Changzhou, avec pour siège une salle non chauffée de son collègue. Il prononça d’ardents discours écologistes

à la population de la ville, et distribua des exemplaires laborieusement imprimés de ses rapports sur la dégradation des eaux de Changzhou. Il présenta dans toutes les classes de la ville des projets environnementaux que les enfants pouvaient comprendre. Qin fait partie de ces gens qui se préoccupent de l'avenir – “Instruisez les enfants”, dit-il, “et ils instruiront leurs familles” – et qui parviennent encore, d'une manière ou d'une autre, à croire au pouvoir de la raison et de la bonne volonté. “Le gouvernement”, me dit-il sans la moindre trace d'ironie, “prendra soin de nous”.

En septembre 2005, le conseil municipal de Changzhou prit enfin une mesure spectaculaire – mais pas de celles que Qin aurait pu imaginer. Plutôt que d'obliger les usines locales à faire le ménage, Changzhou décida de sous-traiter la gestion de son eau à une entreprise française appelée Veolia – l'une des quelques multinationales qui s'efforcent de récupérer les services d'eau

municipaux à travers le monde, particulièrement dans les pays en développement, souvent pollués et dont les ressources en eau sont limitées. On pourrait désigner collectivement ces entreprises du nom de Big Water. Selon le *Pinsent Masons Water Yearbook*, une publication qui fait autorité dans le secteur, environ dix pour cent de la population de la Terre aujourd'hui est approvisionnée en eau par des compagnies privées. Le chiffre est bien plus élevé dans les zones urbaines, et progresse rapidement.

Big Water utilise un argument tout droit sorti d'un cours d'économie de première année. La meilleure façon de distribuer efficacement de l'eau à la population, expliquent les magnats de l'eau, est d'en confier la responsabilité au secteur privé. Si l'eau se fait rare, augmentez-en le prix – laissez faire la loi de l'offre et de la demande ! Si les gens veulent que leur eau soit non seulement abondante, mais également propre, augmentez-le encore. Le marché trouvera

le point d'équilibre entre ce que veulent les consommateurs et ce qu'ils peuvent payer. Et si la compagnie d'eau ne tient pas ses engagements, on pourra toujours la renvoyer et la remplacer par une autre. La menace de la concurrence obligera les entreprises à être responsables.

Plusieurs villes aux finances exsangues, dans des pays allant de l'Argentine à l'Albanie, ont confié leurs services d'eau à Big Water, souvent par l'intermédiaire de contrats de bail pouvant se prolonger sur des décennies. Quelques-unes des régions les plus pauvres du monde se retrouvèrent ainsi soumises du jour au lendemain à la loi du marché. Trop souvent, les résultats furent bien différents des joyeuses prédictions du manuel de première année d'économie. Dans le monde réel et désordonné des gouvernements en proie à l'instabilité, des bureaucrates corrompus et de la volatilité des monnaies, Big Water s'est souvent révélé incapable – et parfois peu désireux –

de tenir ses promesses. Plutôt que de laisser passivement le marché opérer ses miracles, des consommateurs inquiets ont réagi aux brusques hausses de prix en envahissant les rues. La colère de la population a provoqué l'annulation de contrats de distribution d'eau sur trois continents – avec pour unique conséquence de laisser les nouveaux gérants constater que les services publics précédents ne peuvent pas être facilement reconstitués, car l'Etat ne dispose plus des ingénieurs et administrateurs nécessaires.

La bataille de l'eau fait aussi rage sur le sol des Etats-Unis. Il y a plus d'un siècle, la plupart des systèmes d'eau américains étaient privés, rappelle Peter Gleick, président du Pacific Institute, un groupe de réflexion sur l'environnement basé à Oakland. Les municipalités américaines “se tournèrent vers un système d'eau public”, dit-il, “parce que les systèmes privés ne desservaient pas les pauvres des villes.” Ces villes rachetèrent la plupart des compagnies privées et les placèrent